

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

ÉDITION 2022
9 SEPT. - 31 DÉC. 2022



DOSSIER DE PRESSE RADOUAN MRIZIGA

SERVICE DE PRESSE :
Rémi Fort - r.fort@festival-automne.com
Yoann Doto - y.doto@festival-automne.com
Assistés de Morgane Lusetti
01 53 45 17 13

RADOUAN MRIZIGA

Akal

Concept et chorégraphie, Radouan Mriziga
 Collaboration artistique et performance, Dorothée Munyaneza
 Transmission du mouvement, Maïté Minh Tâm Jeannolin, Sondos Belhassen
 Recherche, Esther Severi, Hajar Ibnouthen
 Scénographie, Estelle Gautier, Radouan Mriziga
 Création visuelle, Tewa Barnosa
 Lumières, Estelle Gautier
 Son, Milan Van Doren assisté de Rania Barhoumi
 Costumes, Lila John
 Direction technique, Estelle Gautier
 Contribution au poème, *I fled this realm* d'Asmaa Jama

Production A7LA5.
 Distribution et gestion Something Great.
 Coproduction deSingel – International arts campus (Anvers); Kaaithheater (Bruxelles); Tanzquartier Wien; PACT Zollverein (Essen); Festival de Marseille; Walker Art Center (Minneapolis); Wexner Center for the Arts (Columbus); Contemporary Arts Center (Cincinnati); C-Mine (Genk).
 Accueil en résidence deSingel – International arts campus (Anvers); Festival de Marseille; Pianofabriek (Bruxelles).

L'Atelier de Paris / CDCN et le Festival d'Automne à Paris présentent ce spectacle en coréalisation.

Dernier volet de la trilogie de Radouan Mriziga centrée sur les imazighens, peuple indigène d'Afrique du Nord, *Akal* – « La Terre » en tamazight – rend un hommage dansé et chanté à l'une des figures qui incarne et transmet sa culture, la déesse égyptienne Neith.

Elle est la déesse de la guerre, la mère des dieux, la terrifiante, tant son pouvoir est grand. Parfois liée à la création du monde, toujours associée à la mort puisqu'elle accompagne les âmes des défunts dans l'au-delà. Radouan Mriziga, artiste originaire de Marrakech, et Dorothée Munyaneza, danseuse et chanteuse rwandaise, tous deux déjà accueillis au Festival d'Automne, tout comme à l'Atelier de Paris, célèbrent à travers cette figure mythologique la puissance du féminin et de la nature, et ressuscitent les ancêtres oubliés. Ils imaginent une pièce hybride, entre corps et mots, qui emprunte au rituel et aux danses traditionnelles, au conte et à la poésie, au chant proche de l'incantation et à la rythmique du rap. Dorothée Munyaneza se déploie dans un solo intense, en silence ou sur tambour, sur un plateau aux formes géométriques chères au chorégraphe. *Akal* agit comme une parole d'espoir, une manière de redonner une voix aux cultures marginalisées et de poser un regard neuf sur un passé trop souvent négligé.

ATELIER DE PARIS / CDCN

Du jeu. 8 au sam. 10 décembre

Durée : 1h

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

01 53 45 17 13

Atelier de Paris / CDCN

Patricia Lopez

06 11 36 16 03 | patricialopezpresse@gmail.com

ENTRETIEN

Vous présentez au Festival d'Automne Akal, l'un des trois spectacles d'une trilogie centrée sur les savoirs du peuple Imazighen d'Afrique du Nord.

Chaque pièce de la trilogie est un solo pour une femme artiste, centré sur une figure féminine mythologique qui incarne et protège la culture amazigh : dans la première partie, Tafukt (= le soleil), c'est Athéna, la déesse de la sagesse ; dans la deuxième partie, Ayur (= la lune), c'est Tanit, la déesse de la fertilité ; dans la troisième partie, Akal (= la Terre), c'est Neith, la déesse égyptienne de la guerre, la mère des dieux, toujours associée à la mort.

Quelle est l'origine de cette trilogie ?

Radouan Mriziga : J'ai toujours été intéressé par l'Histoire en tant que récit. 7, le troisième volet de la trilogie précédente, explorait la relation entre la chorégraphie, la construction, l'art islamique et les espaces collectifs imaginaires. Il traitait des Sept Merveilles du Monde ; elles n'existent plus, à l'exception des pyramides de Gizeh. Il y a beaucoup d'histoires à ce sujet, et elles sont bien sûr très liées à l'Histoire de toutes les sociétés puissantes de l'époque dans la région. Lorsque je faisais mes recherches, je me demandais toujours où était mon peuple, où étaient les Imazighen et les Nord-Africains, qui sont pourtant une part importante de l'Histoire. J'ai senti que je devais faire un travail lié à mes origines, à la façon dont mon peuple lui-même a traité l'Histoire et cette connaissance. J'ai donc commencé cette série sur les études amazighs qui part de l'Histoire comme question et qui se poursuivra avec différentes branches. Je ne veux pas reconstituer les faits historiques ou réduire ma recherche à une connaissance académique, ni donner une représentation de cette culture, ni un cours ou un discours informatif. Je veux trouver des espaces où la spéculation et l'imagination sont possibles, et où je peux aussi apporter quelque chose d'aujourd'hui. C'est une réflexion qui inclut la pensée mais aussi les sentiments et les émotions. Il s'agit de mouvements, d'histoires ou d'une certaine forme d'épistémologie qui ne sont pas visibles ou restent marginalisés, dans l'artisanat, la danse, les costumes ou la narration.

J'ai commencé par quelque chose de très émouvant pour moi, mais aussi important dans l'histoire et le présent de la culture Imazighen : le matriarcat. Les femmes protègent ce savoir et le transmettent aux enfants. Je suis lié à cette histoire par mes parents, surtout par ma mère. Dans mes recherches, j'ai trouvé cette nouvelle théorie, selon laquelle Neith, la première déesse, qui était originaire du lac Tritonis en Libye, s'est ensuite transformée en Tanit et en Athéna. J'ai voulu créer un espace à partir de ce voyage de la connaissance, et j'ai décidé de faire une trilogie sur ces trois déesses, avec trois artistes féminines - parce qu'il me semblait évident que cela devait être incarné par des femmes - pour relier chaque performance à ce travail épistémologique.

Comment et pourquoi avez-vous choisi ces trois interprètes ? (Dorothee Munyaneza dans Akal ; Sondos Belhassen dans Ayur ; Maïté Jeannolin dans Tafukt)

Radouan Mriziga : Elles sont toutes les trois reliées à moi par le travail. Je travaille avec Maïté depuis que j'ai commencé à créer mes propres pièces. Elle a joué dans presque toutes, nous partageons beaucoup de connaissances à travers ce processus. C'est une artiste multiple. Pour la deuxième partie, *Ayur*, que j'ai réalisée à Tunis, j'ai demandé à Sondos Belhassen,

qui était ma professeure au Centre Méditerranéen de danse contemporaine de Tunis. C'était un choix intuitif, dans cette idée de transmission du savoir, j'ai tout de suite pensé à elle. Nous ne nous étions pas vus pendant un long moment, cela a été un processus émotionnel important de la contacter après presque onze ans, et de parler du passé. Elle est aussi actrice, ce qui est un point technique important, car je voulais aussi utiliser des textes et des chansons. J'ai choisi Dorothee pour la troisième partie, *Akal* : je connaissais son travail et je l'ai rencontrée à Marseille où je me produisais avec Maïté. Je travaillais à ce moment-là sur *Tafukt*. Je lui ai demandé d'écrire les chansons dont nous avons besoin pour la pièce. J'ai alors réalisé qu'elle serait parfaite pour Neith.

A-t-elle aussi écrit les textes d'Akal ?

Radouan Mriziga : En partie. Nous avons assemblé différents matériaux. Toute la performance est liée à la mythologie de Neith et aux mythologies des Touaregs. Nous avons pris certains textes des livres, notamment *Anubis*, de l'écrivain libyen Ibrahim Al-koni, que nous avons transformés en chansons et en poèmes. Nous avons écrit des textes avec Dorothee et Tewa Barnosa, qui est artiste visuel. Parfois ensemble. Asmaa Jama, une poétesse qui a travaillé avec Dorothee, en a écrit d'autres, et il y en a du rappeur Stormzy. On entend parfois d'autres langages, comme le kinyarwanda, le langage bantou parlé au Rwanda. *Akal* est un mélange de langage corporel et de mots, mais il y a aussi une grande place accordée à la musique, notamment aux percussions.

Pourquoi la chorégraphie - et non l'Histoire ou le documentaire - est-elle spécifiquement le moyen de « combler les lacunes de notre mémoire historique », comme vous le dites ?

Radouan Mriziga : Pour moi, la chorégraphie est un espace où les savoirs peuvent se rencontrer et où l'on peut se concentrer sur les détails, les gestes et leurs significations. La nature même du savoir académique pousse à être très sélectif pour démontrer ce que l'on veut. Les archives sont très liées au pouvoir impérial, qui décidait de ce qui était important ou non, de ce qui était autorisé ou non à faire partie de cette Histoire humaine. La façon dont nous utilisons l'Histoire jusqu'à présent est très problématique, elle est une part du pouvoir capitaliste, manipulateur et dépendant de la politique. Traiter cela à travers la connaissance de la danse est ma réponse à cette problématique, peut-être naïve, mais importante. La chorégraphie, juste le concept de base de chorégraphie, permet de tout rassembler : les grandes étapes, les archives et les détails, la partie émotionnelle, la connaissance, les mouvements du corps sur scène. Il y a un espace pour l'abstraction, pour déplacer le regard.

Pour moi, la danse et la chorégraphie sont des connaissances en soi, qui n'ont pas besoin d'autres connaissances ou de sous-titres pour être comprises ou expliquées.

Avant ce travail sur la connaissance des Imazighen, vous avez abordé la danse à travers le prisme de l'architecture.

Radouan Mriziga : C'est toujours en cours. Il y a dans mon travail trois lignes qui se rejoignent. La première ne concerne pas spécifiquement l'architecture, mais l'espace : l'imagination, la fabrication, la construction, la création d'espaces collectifs, d'espaces de rêve à plusieurs. La deuxième ligne est ce que j'appelle « les études amazighs ». Et la troisième, le travail que je mène avec les adolescents, qui est davantage sur la

BIOGRAPHIE

musique, les sons, les rythmes.

La création d'espaces collectifs était pour moi une façon naturelle de réexaminer sous une autre forme ce que j'avais étudié en danse. Je me posais une question simple : que puis-je faire avec la danse comme connaissance ? Que puis-je faire avec mon art ? La réponse naturelle a été : Je peux construire des choses. Cela a aussi à voir avec mon histoire : j'ai grandi à Marrakech. L'architecture a été le premier art que j'ai rencontré, dans lequel j'ai grandi, en particulier l'architecture islamique, amazigh, nord-africaine. J'étais fasciné par les détails de ces formes complexes.

Vous vous êtes formé au Centre Méditerranéen de danse contemporaine de Tunis, puis vous avez étudié à P.A.R.T.S, l'école de danse fondée par Anne Teresa De Keersmaeker à Bruxelles. Qu'est-ce que cela vous a particulièrement apporté ?

Radouan Mriziga : Le plus précieux était d'avoir du temps et de l'espace pour construire des choses, pour laisser mon corps s'exprimer, réfléchir. La rencontre avec le travail d'Anne Teresa et avec d'autres chorégraphes et professeurs a été quelque chose d'important dans le processus d'apprentissage de P.A.R.T.S. Être à Bruxelles a aussi été très inspirant, j'ai pu y rencontrer des personnes qui n'étaient pas du domaine de la danse ou qui venaient d'autres communautés. J'ai été initié à différentes théories critiques, à des points de vue multiples. Cela m'a beaucoup appris et m'a enrichi de nouvelles questions ou de façons de voir, notamment sur l'histoire de l'art, et spécifiquement de l'art de la danse, qui peut être très « fermée », sur une seule et même ligne narrative. En étant à l'École à Bruxelles j'ai pu m'ouvrir à ces nouvelles perspectives, apprendre, choisir celles qui me parlaient le plus et me créer ma propre ligne d'histoire humaine et d'histoire de l'art.

Travaillez-vous déjà à la suite de ces « études amazighs » ?

Radouan Mriziga : Je commence tout juste une « quatrième partie » de la trilogie, qui en comprendra la recherche et les chapitres, appelée *Libya*. C'est un travail de groupe avec huit interprètes, dont les trois de la trilogie, venant du Maroc, de Tunisie, du Rwanda et de France. C'est un regard sur l'Histoire, aussi loin que l'on puisse aller dans ce que l'on appelle le passé, et aussi loin que l'on puisse aller dans ce que l'on pourrait appeler le futur.

Propos recueillis par Caroline Simonin

Radouan Mriziga

Radouan Mriziga est un danseur et chorégraphe bruxellois originaire de Marrakech où il commence sa formation en danse, poursuivie en Tunisie et en France et conclue par un diplôme au P.A.R.T.S à Bruxelles. En 2013, il entame sa recherche en tant qu'artiste en résidence au Moussem Centre nomade des arts (Belgique). Il y travaille son premier solo *55*, suivi d'une chorégraphie de groupe *3600* en 2016, et en 2017 de *7*, la troisième partie de la trilogie. Produite par Moussem, cette trilogie explore la relation entre chorégraphie, construction, art islamique, artisanat et architecture et dépeint les êtres humains comme un acte d'équilibre entre l'intellect, le corps et l'esprit. De 2017 à 2021, Radouan Mriziga est en résidence au Kaaithheater à Bruxelles.